

Tangence



Liminaire

Hans-Jürgen Greif

Numéro 59, janvier 1999

Écrivains d'ailleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025986ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025986ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Greif, H.-J. (1999). Liminaire. *Tangence*, (59), 5–8.
<https://doi.org/10.7202/025986ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Depuis une quinzaine d'années — la parution de *La Québécoise* de Régine Robin, en 1983, a été un point tournant dans la littérature allophone au Québec — les publications d'auteurs venus d'ailleurs ont pris un essor exceptionnel. Aujourd'hui, les «néos» semblent avoir acquis droit de cité au Québec, envers et contre les tentatives, si l'on veut croire les propos de Monique LaRue, d'écrivains «de souche» qui craignent pour l'orientation de la littérature québécoise. Depuis plusieurs années déjà, la critique a entrepris l'analyse du phénomène de cette littérature dite «allophone», écrite par des auteurs dont le français n'est pas la langue maternelle. Ça et là, des cours ou des séminaires portent sur des œuvres d'écrivains venus d'ailleurs.

Présenter une autre série d'études sur ce phénomène littéraire au Québec aurait sans doute été redondant. Comme l'écriture migrante et/ou métisse n'est pas confinée au Québec, mais peut être considérée, avec les immenses migrations qui s'effectuent de nos jours, comme un mouvement s'étendant à l'Occident entier, les auteurs de ce numéro de *Tangence* se sont mis d'accord pour élargir le champ d'analyse et considérer l'état actuel de la littérature allophone non seulement au Québec, mais voir ce qui se passe dans d'autres pays avec lesquels le Québec entretient d'étroites relations, comme la France ou encore l'Allemagne. Il leur semblait important non pas de confronter les politiques d'intégration d'écrivains allophones dans ces pays, mais de les mettre en relation, d'établir des liens, de relever des différences marquantes, issues des effets de l'immigration.

Ainsi, les auteurs des trois premiers articles réfléchissent sur le statut de l'écrivain en terre d'accueil. François Dumont s'est intéressé à la relation entre écrivain et citoyen dans l'essai *Le marché aux illusions* de Neil Bissoondath qui, sans être un écrivain allophone à proprement parler — il écrit en anglais, ses textes sont traduits en français — préconise la fin des stéréotypes et l'enfermement de l'individu dans des rôles sociaux; en résumé, il défend l'autonomie de la littérature. Dans son livre, l'écrivain montre du doigt les faiblesses du multiculturalisme «à la canadienne» en opposition à la politique d'assimilation américaine, il apprend au citoyen que responsabilité et liberté doivent être complémentaires.

Mais, lorsqu'on parle d'écrivains allophones, ne faut-il pas distinguer d'abord entre sujet exilés et sujets immigrants? Maximilien Laroche clarifie la situation des uns et des autres: selon lui, l'exilé est en rupture avec son pays d'origine qu'il veut réintégrer dès que la situation le permet, le pays d'accueil n'étant qu'une étape dans sa vie. Tandis que l'immigrant tentera d'acquérir une autre identité l'aidant à s'insérer dans la nouvelle société. Bien que le «trans» ne soit plus à la page, c'est l'exilé qui favorise la transculturation, tandis que l'immigré vise l'intégration. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, c'est le souvenir de l'autre qui nous apprend à mieux comprendre notre condition commune.

Il est évident que notre société n'est plus orientée sur un seul référent culturel; face aux fractionnements identitaires des auteurs venus d'ailleurs — ils ont souvent évolué dans plus d'une culture et ont été en contact étroit avec plusieurs langues —, Régine Robin se pose la question de la «nationalité littéraire de l'auteur». Elle relit à ce sujet son roman *La Québécoite*: avec les allégeances française, polonaise, juive et québécoise de l'auteur, le texte littéraire problématise toutes les appartenances et toutes les identités. Il devient ainsi le lieu d'interrogations sur les appartenances de celui qui rédige le texte. S'inscrivant clairement dans la postmodernité, Régine Robin soutient que toute identité trop étroitement définie signifie un enfermement et du narrateur et du narrataire. Par conséquent, et en toute logique, elle se définit comme «une allophone d'origine française», laissant ainsi au lecteur la liberté de procéder lui-même à l'expérimentation, à ne pas s'enfermer dans les certitudes nationales.

Pour illustrer cette expérimentation, les auteurs des deux articles suivants se penchent sur les textes de deux auteurs allophones écrivant au Québec. Christian Dubois et Christian Hommel, après une réflexion sur le statut de l'écrivain venu d'ailleurs, suivent le cheminement entrepris par Ying Chen dans ses trois romans parus jusqu'à présent. Le résultat est assez frappant: si l'auteur d'origine chinoise a situé son premier texte dans le passé, dans son deuxième elle passe au présent tout en effectuant un mouvement aller-retour entre terre d'origine et terre d'accueil, s'autonomisant et s'arrachant tant de l'une que de l'autre littérature «nationale», rendant ainsi le terme désuet. L'analyse du troisième roman révèle — convergence qui n'est certes pas innocente — la haine de la mère, symbole de la terre matricielle, et l'aspiration de l'auteur à un discours universalisant. L'orientation plurielle dans une œuvre de la littérature migrante se manifeste également,

comme le souligne Louise Gauthier, dans un texte de Mona Latif-Ghattas que l'on pourrait qualifier désormais de «classique»: dans *Le double conte de l'exil*, deux structures régissent le texte, redevables à la tradition de l'Ici et de l'Ailleurs, de l'Occident et de l'Orient, de la culture écrite et de la culture orale, de la mémoire actuelle et de la mémoire de longue durée. Le lecteur participe alors à l'échange de codes par la superposition des langues, porteuses de contextes culturels différents. Selon Gauthier, ce texte reflète la littérature québécoise en mutation, puisqu'il renferme les multiples mémoires individuelles qui la composent.

Mais l'écrivain allophone n'est pas seulement porteur d'une nouvelle «musique» qui enrichit la littérature du pays d'accueil. Il arrive que ce même écrivain assume un rôle révélant son profond engagement social en établissant des ponts entre sa communauté d'origine et la société d'accueil. C'est le cas d'Azouz Begag, issu de l'immigration *beur*, sociologue et spécialiste de la littérature pour la jeunesse. Depuis plusieurs années, il dirige des ateliers d'écriture dans bon nombre de collèges français où les élèves d'origine maghrébine sont fortement représentés. Ce travail en milieu défavorisé, où la langue française est fragilisée au point où elle s'avère, dans la vie d'adulte, davantage un handicap qu'un outil d'intégration, rend les différences des politiques gouvernementales plus éclatantes encore entre les «pays d'immigration», comme le Canada, et les sociétés où certaines formations politiques (de droite, surtout) opposent une forte résistance aux nouveaux venus. Résistance souvent nourrie de préjugés datant d'un passé colonisateur où la culture du colonisé est fortement dévalorisée, avec une acculturation à la force dominante. C'est cet aspect qu'explore Peter Klaus, en établissant des liens — surprenants, en effet — entre la France, l'Algérie et le Québec, liens qui deviennent plus clairs quand on considère les mouvements de libération et d'émancipation nationales.

Cette démarche comparatiste caractérise également l'étude portant sur la situation de l'écrivain allophone en Allemagne et au Québec. Dès les années cinquante, l'Allemagne de l'Ouest s'est profilée comme l'une des forces économiques les plus performantes du monde, on le sait bien. Pour atteindre ce statut, elle a dû faire appel à des centaines de milliers de travailleurs étrangers qui n'ont souvent pas obtenu la citoyenneté allemande: officiellement, l'Allemagne n'est pas un pays d'immigration, bien qu'aujourd'hui près de sept millions de ressortissants étrangers y vivent. Quand l'état de l'économie s'est dégradé, surtout après la réunification,

l'Allemagne, aux prises avec un taux de chômage sans précédent dans l'histoire contemporaine, a vu les tensions monter entre ressortissants étrangers et Allemands de souche. Quand on compare les revendications des écrivains issus des communautés ethniques en Allemagne et les préoccupations des écrivains allophones au Québec, les convergences sont frappantes, malgré les différences fondamentales dans les politiques gouvernementales.

Avant de laisser la parole aux écrivains eux-mêmes — un Américain d'origine argentine, une poétesse turque vivant à Berlin, un Québécois né au Brésil — Nima Mina présente un portrait du plus célèbre poète iranien en exil, Said, écrivant aujourd'hui exclusivement en allemand. Sa thématique illustre bien la situation de l'exilé (à l'opposition de celle qui domine chez l'immigrant), espérant le retour dans le pays d'origine et se sachant quand même irrémédiablement ancré dans la terre d'accueil. Suivant de très près le cheminement de son ancienne patrie, il semble incapable de pouvoir faire le deuil du pays perdu.

Au fond, comme l'ont bien relevé Sherry Simon et Régine Robin, entre autres, la question de la littérature allophone pose le problème des limites d'une culture au sein de populations de plus en plus hétérogènes. Dans son livre *À la croisée des langues. Du métissage culturel d'Est en Ouest*, Lothar Baier rappelle qu'au lieu de se nourrir d'une seule source, il est préférable d'avoir à sa disposition des sources multiples, que l'hétérogène est préférable à l'unique. Il cite à ce propos Joseph Roth, écrivain de langue allemande originaire de Galicie, qui disait en 1934 à sa traductrice française : « Oh, si je pouvais écrire en français ! Maintenant, presque à quarante ans, je commence à comprendre qu'écrire en une langue seulement, c'est comme avoir un seul bras. Ayant deux patries, je devrais pouvoir maîtriser deux langues paternelles. Mais, je suis vieux ! Et la langue d'un pays est encore plus difficile à connaître que ses habitants ! J'ai des choses trop lourdes à dire, elles sont déjà façonnées en allemand dans mon âme. »¹

Avec chaque langue qu'on apprend, on devient un autre être humain.

Hans-Jürgen Greif

1 Lothar Baier, *À la croisée des langues. Du métissage culturel d'Est en Ouest*, traduit de l'allemand par Peter Krauss et Marie-Hélène Desort, Arles, Actes Sud/Leméac, 1997, p. 150.